



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B  
(Les captifs de la Forêt Noire)  
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :  
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
Téléphone TRInité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13  
Amicale V B : Paris 4841-48

## Le XX<sup>e</sup> Anniversaire de notre retour

MAI 1945 - MAI 1965.

Vingt années séparent ces deux dates.

Vingt années durant lesquelles nous avons les uns et les autres connu bien des joies et subi bien des peines.

Vingt années durant lesquelles nous avons perdu, tout au long du chemin, beaucoup de nos meilleurs camarades.

MAI 1945 !

Joie ineffable du retour ; ivresse momentanée ; espoirs en des lendemains qui chantent ; liberté retrouvée.

ANNÉE 1965 !

XX<sup>e</sup> anniversaire de notre retour,

Année d'anniversaires :

XX<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de notre Amicale.

L'A.C.P.G. et L'U.N.A.C. fraternellement unies célébreront en Mai 1965 en une manifestation formidable, à PARIS, le XX<sup>e</sup> Anniversaire de notre retour. La date exacte vous sera communiquée prochainement. Mais sachez que des centaines de milliers d'anciens P.G. seront ce jour là rassemblés

dans la capitale. Notre monde « prisonniers » montrera ce jour-là sa toute puissance.

Quant au XX<sup>e</sup> Anniversaire de la création de notre Amicale il sera lui aussi célébré en 1965 avec tout le faste nécessaire.

Dès maintenant tous les anciens des stalags V B et X ABC sont donc mobilisés pour célébrer ces deux événements.

Avant la fin de l'année tous les détails des manifestations 1965 seront arrêtés. Le Bureau de votre Amicale est d'ores et déjà au travail. Il ne doit pas se laisser surprendre par l'ampleur de ces deux manifestations. Il doit le plus tôt possible retenir les salles, les lieux, les concours nécessaires. Pour tout cela nous avons besoin de conseils, d'avis, d'aide. Le Bureau lance donc un appel à tous les camarades Parisiens pour qu'ils viennent nous donner des idées, nous assurer de leur concours ou nous signaler des personnes de leur connaissance particulièrement bien placées. Venez nous voir ou écrivez-nous si vous pouvez nous apporter une aide quelconque. Merci d'avance.

L'Amicale V B - X ABC doit-être, comme toujours, au tout premier rang.

Le Bureau.

## Congrès National annuel UNAC en Province

(LILLE : Samedi 24 et Dimanche 25 Octobre)

Tous les détails ont été fournis sur ce Congrès nordiste. Des instructions seront adressées à nos adhérents des départements du Nord du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de la Somme. Mais ils savent déjà qu'ils doivent adresser leur adhésion avec un versement de 20 F. à titre d'arrhes à :

Colonel CARNOY, 4, rue de la Gaité à Lille

C.C.P. : 1897-35 Lille.

Le Bureau National VB et XABC espère rencontrer tous les Amicalistes du Nord, région particulièrement dense en anciens VB et XABC.

Le Bureau National délèguera à Lille une forte représentation. C'est une occasion unique de renouer les vieilles amitiés et surtout de se rencontrer.

Les camarades des autres départements sont instamment invités. Il leur suffit d'adresser leur adhésion à l'Amicale en même temps que les 20 F. d'arrhes.

Dans le Lien de Juillet-Août nous avons publié le programme de ces deux journées de Congrès ainsi que le détail de la dépense prévue (55 F.) pour chaque congressiste. Bien entendu ceux qui ne participeront qu'au Banquet du Dimanche ne paieront que 20 F. Les familles de nos camarades sont cordialement invitées.

Nous recommandons à nos amis Amicalistes du Nord d'amener avec eux le plus possible d'anciens VB ou XABC non Amicalistes. Ce sera pour votre Bureau l'occasion de renouer contact avec eux.

En Avignon, la représentation VB était la plus imposante. Il doit en être de même à Lille. Et nos camarades des XABC doivent suivre le mouvement. Le Président LANGEVIN sera heureux de rencontrer à Lille ceux qui représentent dans notre Amicale un des plus forts groupements.

Nous rappelons que le transport par car de Lille à Lomme est de 5 F.

Amicalistes du Nord, nous comptons sur vous.

Et rendez-vous tous à Lille, les 24 et 25 Octobre 1964.

## Voyage à Sigmaringen

Nul ne contestera que LA BRESSE (dans les Vosges) est l'un des plus grands carrefours de l'Amicale VB... c'est ainsi que le 6 Août se retrouvaient cinq VB au Restaurant-Hôtel du Vieux Moulin dont il est superflu de vanter à nouveau les talents culinaires de JEANGEORGES le sympathique propriétaire, responsable VB et PG de la cité touristique et accueillante qu'est La Bresse. Donc : le grand Bernard, GEHEL, WELTE, ALI et LE-COMPTE (nous saluons en passant l'entrée à l'Amicale de l'ami ALI) les trois derniers du K STEIDLE de SIGMARINGEN.

Inutile de vous dire que l'on parla du Waldho, de sa célèbre Revue « Drôle d'époque » car lorsque l'on est reçu et guidé par l'ambassadeur du VB à La Bresse, Raymond WELTE, on termine toujours par des chansons et on reste marqué par le chaleureux accueil des « Bressauds ».

### VOYAGE A SIGMARINGEN

En partant de Gérardmer, en empruntant la route Verte (que nous conseillons au lecteur de ce compte-rendu) par le col de la Schlucht, Munster, Turckheim, Colmar, Neubrisach, Alt-Breisach, Freiburg, Hinter-Zarten, Titiséez, Neustadt, Donau, Es-

(Suite page 2).

## NOTRE CAISSE DE SECOURS

Nous n'avons pas besoin de vous expliquer à quoi sert notre Caisse de Secours !

Les innombrables mandats reçus en 1964 et portant au verso cette inscription « Le surplus pour notre caisse de secours » en sont une preuve irréfutable.

Plus de deux cent mille francs anciens ont été en 1964 attribués à notre mouvement d'entraide. A cette somme il faut ajouter les sept-cent-soixante-quinze mille anciens francs (tous frais déduits) provenant de notre Loterie annuelle et nous arrivons au coquet résultat d'UN MILLION d'anciens francs.

C'est tout simplement merveilleux !

Surtout que les uns et les autres nous sommes contactés par d'autres associations, nous répondons selon nos moyens à d'autres appels et devons faire face à certaines obligations.

Mais il y a vingt ans nous sortions de l'enfer. Nous venions de connaître la plus cruelle épreuve que la vie d'un homme peut connaître : l'esclavage. Ceux qui ont eu la chance d'éviter nos tourments souriront à la lecture de ce mot cruel. Et pourtant !

Rappelez-vous nos pauvres compagnons abattus sur la route de l'exil, parce que lassés, à demi-morts de fatigue, ils se couchaient sur le bord du fossé. Marche ou crève !

Rappelez-vous nos sentinelles qui, le doigt sur la gâchette surveillaient nos moindres gestes !

Rappelez-vous les coups de cravache, les insultes, les menaces, les rassemblements sous la neige où, giflés par un vent glacial, nous devions rester immobiles des heures durant !

Rappelez-vous ce bon camarade abattu d'une balle dans la nuque parce qu'il n'était pas dans l'alignement lors d'un rassemblement !

Rappelez-vous ces fouilles innombrables où des rustres déchainés détruisaient nos objets les plus chers et fouillaient avec délectation dans nos correspondances intimes !

Si ce n'est pas de l'esclavage cela, c'est pire ! Un esclave représentait pour son maître un capital, tandis que nos pauvres vies ne représentaient rien.

On se souvient toujours des bons jours passés. Notre amitié, notre fraternité d'hommes, notre courage nous ont parfois fait passer de bons moments,

mais, de grâce, n'oublions pas les instants les plus longs, ceux où nous avons souffert.

Il y en a parmi nous qui ne pourront jamais oublier ! Ceux qui depuis vingt ans et plus traînent leur pauvre carcasse malmenée par les mauvais traitements. Il y a nos malades, nos braves D. U. que, sur le moment nous envions de voir partir en France, et qui ont bien du mal à rétablir une santé chancelante. Certes, grâce au dévouement admirable de nos sympathiques médecins, certains ont pu bénéficier d'une « déutite » camouflée, mais tous étaient plus ou moins atteints.

C'est pour ces frères diminués que nous nous sommes rassemblés dans une Amicale puissante. Nous avons fait le serment de rester fidèle à l'esprit des Camps et de venir en aide aux veuves et aux enfants de nos pauvres martyrs.

Depuis notre retour hélas ! beaucoup nous ont quittés. La liste s'allonge chaque jour.

Mais l'Amicale est là qui fait face. La lutte contre l'adversité ne lui fait pas peur. Grâce à vous elle a les moyens d'affronter tous les pièges tendus sur sa route. Elle a créé sa Loterie Annuelle qui est bien l'arme la plus puissante qu'elle ait trouvée. Pour 1965, nos camarades des X ABC vont se joindre à nous. Ils recevront eux aussi leur carnet de Loterie. Eux aussi ils ont des malades à soigner, des familles à aider, des orphelins à protéger. Pour la première fois ils vont participer au succès de notre loterie et nous pouvons leur faire confiance : Ils répondront tous « Présent ! » à notre appel.

Les vacances sont terminées. Selon nos situations nous avons tous, plus ou moins repris le travail. Pour nous Amicalistes une nouvelle année commence. Elle doit, sous le signe de l'Amitié, être prospère. Nous l'abordons avec des forces neuves ou revivifiées. Notre travail, nos occupations vont nous absorber. Mais n'oublions pas que nous avons une grande tâche à poursuivre : Aider nos frères malheureux.

Pour cela nous devons mobiliser toutes nos volontés et ne tolérer aucune défaillance.

Pour une grande Amicale V B - X ABC :

EN AVANT !

H. PERRON.

# COURRIER DU VB

## Voyage à Sigmaringen

(Suite de la première page)

— Notre ami **Maurice PARROT**, 27, avenue de la République, à Montrouge, l'un des fondateurs du « Captif de la Forêt Noire », avec notre ami **André CHENU** et premier directeur de la Troupe du Camp, revient de loin. Lisons ensemble sa lettre du 17 mars (nous nous excusons de ce retard, mais le courrier a été si nombreux !):

« J'ai frôlé le pire, quand j'ai été soudainement terrassé par une embolie, et c'est une chance, sinon un miracle, que je sois encore en ce monde. Grâce à la rapidité et à la qualité des soins, j'ai pu renaître à la vie.

« J'ai repris mes occupations, au ralenti bien sûr, et les plus grands ménagements me sont imposés par le corps médical.

« A part cela, le moral reste bon comme au temps des « barbelés ».

« Mais quelle peine j'ai éprouvée quand j'ai appris la disparition de **TURGIS** et de **SAGET**, nos si bons compagnons de captivité. Ils ont eu moins de bonheur que moi !

« Tout le passé revient à la lecture de ces tristes nouvelles. L'on mesure mieux la chaleur de l'amitié qui nous unissait quand certains de nous, frappés par le destin, s'en vont... »

« Ma grande sympathie à tous nos camarades... »

— **A. LELONG**, 26, rue de la République, à Senlis (Oise), adresse un amical salut aux anciens d'Ulm (Maginus Werk I) et son meilleur souvenir. Nous espérons que nous rencontrerons notre ami **LELONG** à notre Journée Nationale, le 27 septembre 1964. (Il était présent.)

— **Marcel VINCENT**, au Souche de Clefey, par Fraize (Vosges), nous apprend le décès de son père, survenu en avril dernier. **VINCENT**, ancien P.G., était un ardent amicaliste et son brusque départ crée un vide parmi nous.

A sa famille, l'Amicale adresse toutes ses condoléances attristées.

— Une carte de Briançon nous apporte un bon souvenir de vacances de notre trésorier adjoint **MOREL**.

— Une carte de Badenweiler, d'**André POUPLIER**:

« De passage en Forêt Noire, j'adresse aux membres du Comité, ainsi qu'aux anciens copains de captivité, un amical bonjour avec un peu d'air des sapins de cette belle région. »

— L'abbé **Camille MULLER**, paroisse de Craponne (Rhône), nous écrit :

« Je vous suppose en bonne santé. Pour ma part, je suis présentement assez handicapé. Depuis trois mois, j'ai une jambe et un pied en partie paralysés. Histoire d'affaiblissement de vertèbres qui ont écrasé partiellement le nerf sciatique. J'ai vu deux spécialistes : on ne me laisse pratiquement pas d'espoir de récupération. C'est gai ! Je fais de la rééducation... mais ça ne semble pas avoir une efficacité formidable. La mécanique s'use... et on n'a pas de pièces de rechange !

« A part ça, le moral est bon et je ne crains toujours pas le chômage. Je vous souhaite de bonnes vacances. Mes amitiés à tous les copains. »

Nos meilleurs vœux de guérison à notre dynamique abbé.

— **Adrien SCHMIDT**, 26, place des Alliés, à Thann (Haut-Rhin), a un homonyme dans son quartier. Et, parfois, le « Lien » n'arrive pas à la bonne destination. Et un « Lien » qui n'arrive pas, ça se voit ! Car il est attendu, le bougre ! Nous allons calmer les inquiétudes de notre ami **SCHMIDT** en ajoutant un n° 26 sur l'adresse. Et, maintenant, attendons le résultat. Notre camarade nous prie de transmettre son bon souvenir à **Raymond MESANT**, rue Sainte-Marguerite, à Pantin, un ancien camarade d'évasion... et de Heuberg. Car, hélas ! tout le monde n'a pas la chance de réussir.

— Des gars qui ne s'en font pas, ce sont ceux qui, le 14 juillet à La Bresse, ont fêté la Saint-Henri. Il y avait, bien sûr, **Henri FAURE**, **HERMANN**, **ISTA**, le patron **BERNARD** et les dames de ces messieurs. L'ambiance fut joyeuse et, s'il ne plut pas ce jour-là, les gosiers furent bien arrosés ! Bien entendu, notre Rédacteur en chef repousse d'un Casanis dédaigneux toutes les allégations émises sur son absence motivée à la Presse, mais remercie quand même les participants de leur amusant message.

— Une carte de notre ami **Lucien VIALARD**, de passage à Madrid. Notre ambassadeur itinérant fait de la route à bord de son hirondelle.

— Notre sympathique professeur **Yves LECANU** a quitté les rives ensoleillées de la Seine pour les brumes d'Irlande où il assiste à un Congrès de savants. Notre ami Yves n'a pas trouvé là-bas un temps toujours très beau, mais a goûté pleinement le charme de promenades très agréables dans la campagne irlandaise. Mais est-il vrai « qu'un oranger sous le ciel irlandais, on ne le verra jamais » ? Nous l'attendons, Yves, pour nous le confirmer.

— « Une bouffée d'air du Wald'Hotel » nous est envoyée par un groupe de touristes A.P.G. en vacances à Schramberg. Parmi les signataires, nous avons reconnu les noms des amis **HADJADJ**, M<sup>me</sup> **HADJADJ** mère, **GODARD**, M<sup>me</sup> **GODARD**, avec le « dur des durs » Patoum, bien jeune pour faire déjà un A.P.G., **LAINEX**, **POINCELET**, etc... Merci de cette carte représentant un Waldho tout ragaillard et nouvellement peint. Sur la pelouse, quelques transats et parasols ont retrouvé leur juste place. Ce qui tend à prouver que, de notre temps, il nous manquait quand même quelque chose.

— « Meilleur et sincère souvenir du pianiste du Waldho à tous ceux qui l'ont connu. » Mais ils sont légion, ceux qui ont connu le sympathique Moumoute ! Et nous souhaitons à notre ami **Georges GALTIER** de bonnes vacances à Beaulieu-sur-Mer et le plaisir de le revoir bientôt.

— Notre vice-président **René GAU** fait son petit Tour de France. De Lille à Nancy, il se balade avec le soleil et pense à ses amis des V.B. et X A.B.C., à qui il envoie toutes ses amitiés et son bon souvenir.

— « La Bresse=A voir=Le Grand Chef à l'Hôtel du Vieux-Moulin — Descente dans les catacombes (cavinus), où de nombreuses amphores de Pernaga, Ricardus, Framboisomes et Pinardos vous attendent. Amitiés. Stop. La Bresse=Côte d'Azur des Vosges. Station VB. Annexe Villingen. La choucroute y est délicieuse. » Et ce télégramme codé est signé : **M. GODARD**, **G. GODARD**, **B. JEANGEORGES**, **GEHEL**, dit Boubert, **CLEMENT**, **R. WELTE**.

— « Depuis Ulm avec ma famille, je suis heureux de vous envoyer mon meilleur souvenir et pensée au pied de la célèbre cathédrale. J'ai revu mon ancien patron, ferme de Unterhasbach, au bord de l'autoroute Stuttgart-Munich. Ai passé à Stocbach, chez une brave famille, aux environs du Lac de Constance, où, arrivé incognito, j'ai retrouvé toutes les personnes connues et les enfants nés depuis. Partout, accueil très sympathique et garde grand souvenir de ces deux journées, 18 et 19 août, passées en Allemagne. Avec mes meilleures pensées et grande amitié à tous les amis du V.B. » Et c'est signé : **VAUTHIER-LAHEURTE**, Thulange, Uzemain (Vosges).

— « D'un joli coin de Bretagne, j'adresse à tous mes amis de Paris et de province mon plus amical souvenir et l'assurance de toute mon amitié. » **Raymond RYSTO**. Nous souhaitons bon séjour à l'ami Raymond, à Bénodet (Finistère).

— « Du pays vosgien, recevez, chers camarades, une bouffée d'air pur des sapins. Meilleures amitiés aux anciens d'Ulm, notre Père, sans oublier mon vieux **PLANQUE**, toujours fidèle au poste, ainsi que **Fine Ecoute**, **YVONET**, **DUEZ**, **CROUTA**, **FILLON** et C<sup>ie</sup>. » Tel est le message que nous envoie l'ami **VAILLY**, en vacances à Gérardmer.

— « En vacances en Forêt Noire, je visite les lieux où nous avons passé nos années de jeunesse. Que de changements en dehors de la ville de Villingen, qui elle, par contre, n'a pas changé. Aussi, avant de partir pour Donau, je vous envoie cette carte dont je suis certain qu'elle fera plaisir à tous. J'ai revu un de mes anciens gardiens qui nous a reçus avec une joie très grande et cela m'a fait plaisir, car il était un brave homme et est patron menuisier à Villingen, où j'avais d'ailleurs travaillé dans sa menuiserie. J'ai revu l'atelier. Que de souvenirs en revoyant tout cela ! Surtout la trappe où on lui chipait ses patates. Cordiales poignées de main à tous. » **Maurice GONDROY**, 22, avenue Cadouras, à Bondy (Seine).

— Une carte de notre rédacteur en chef, en villégiature à Combloux (Haute-Savoie). Vacances ensoleillées, comme il se doit, et de belles escapades à faire rêver l'ami **ROSE**. Peu de VB dans le coin, à part l'ami **DUEZ** à Saint-Gervais et l'abbé **DERISOUD**, curé de Sardagne, près Cluses.

— « Anciennement 19, rue Amiral-Pierre, à Tananarive, je vous fais part de mon installation à Nice, 4, rue Dalpozzo, depuis le 1<sup>er</sup> août et vous prie de faire envoyer le « Lien » à cette nouvelle adresse. Merci. Avec mon meilleur souvenir à tous les anciens camarades. » **Charles GEDON**. Nous souhaitons bon succès à notre camarade.

— **PENEL**, 8, rue Saint-Livier, à Metz, nous envoie une jolie carte de Suisse avec ces mots : « Chers A.C.P.G.-VB. De Suisse, en vacances, mes pensées vont vers mes amis du Stalag. Qui de nous, il y a, hélas ! plusieurs années, n'a pas rêvé de ce pays de Liberté ? Bien cordialement et bonnes vacances. »

— Notre Trésorier **Emile GEHIN**, lui, se promène en Espagne. Une carte de Barcelone nous signale son passage dans la capitale de la Catalogne et, bien entendu, avec un amical bonjour aux anciens du V.B.

— C'est un véritable exode à l'étranger qu'ont fait nos amis de l'Amicale. Le Président **LANGVIN** passe en famille des vacances en Autriche. Le pays, nous dit-il, ressemble à la Forêt-Noire, mais il y fait moins beau.

— Une carte de Liège signée des familles **HERMANN**, de Saint-Dié, et **ISTA**, de Liège :

« Encore deux belles journées franco-belges où nous avons eu le plaisir d'accueillir nos sympathiques amis vosgiens, la famille **HERMANN**, de Saint-Dié. »

— Notre Secrétaire adjoint **Lucien PLANQUE** a préféré se « farcir » les grands cols alpins. Et du col du Lautaret, pour souffler un peu, il nous envoie toutes ses amitiés.

— **R. CARTIGNY** se promène dans les Hautes-Pyrénées, mais il a vite abandonné pour le repos et le calme de Marzacq, chez l'abbé **BOUDET**.

— L'abbé **Camille MULLER**, curé de Craponne (Rhône), a fêté ses Noces d'Argent sacerdotales le dimanche 6 septembre. Tous nos meilleurs vœux à notre dynamique Abbé.

— **René WEIDMANN**, rue de la Judée, à Toul (Meurthe-et-Moselle), adresse à tous son bon souvenir et un amical bonjour. Il a rencontré notre camarade **Pierre NO**, un ancien de Blumberg, qui ignorait l'existence de notre Amicale. Résultat : une adhésion immédiate. C'est avec joie que nous saluons l'entrée dans notre Amicale de **Pierre NO**, 16, rue du Commandant-Chaudron, à Toul.

— **Clément LORBER-HEINRICH** et Madame, 22, rue Jean-Daudin, à Paris-15<sup>e</sup>, ont la joie de vous faire part de la naissance de leur fille **Nathalie**. Nos félicitations aux parents et longue vie et prospérité au nouveau petit VB.

DANS VOTRE QUARTIER

Tout pour l'enfant

LAYETTE  
COUTURE  
JOUETS

“MINOU CHOU”

65, Rue de Lancry - Paris - X<sup>e</sup>

Téléphone : COMBAT 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

chingen, Tullingen, Messkirch, les trois familles arrivaient à Sigmaringen-Laiz, à l'ancien K<sup>o</sup> le Gasthaus Zum Hasen, ce dernier étant fermé pour cause de congés des remplaçants (le père Rebolzh dont la femme est décédée depuis 1960).

Nous avons été logés à l'Hôtel Felscher, lieu de l'ancien K<sup>o</sup> de Laiz chez Eisele, signalons de suite l'ancien K<sup>o</sup> de Laiz chez Eisele, signalons de suite le parfait accueil et l'amabilité des propriétaires les mêmes qu'en 1940. Le mardi 18 Août nous commençons la journée par la visite du château de Sigmaringen qui est habité partiellement par le prince de Hohenzollern. Visite très captivante dans les magnifiques salons : noir, vert, bleu, rouge, dont la plupart des meubles sont de style ancien et Français, la salle à manger du Prince étant dénommée salle Française. Quel émerveillement devant la Galerie Portugaise, salle des fêtes du château qui sert aujourd'hui pour les concerts et les dîners, la salle de chasse et la salle d'armes, autant de lieux qui méritent la visite des A.P.G. que nous sommes.

Nous dînons au Restaurant du Pont du Danube (nous sommes quatorze, pas besoin de vous dire que la présence des A.P.G. francos en est remarquée et le maître d'hôtel saura accommoder le saucis au goût raffiné des français dans la tradition !...)

L'après-midi nous avons eu un accueil chaleureux au cours de la visite de la Scierie et Entreprise de Bâtiments Steidle (qui de 100 employés en 1940 est passée en vingt ans à 600 !). La disposition des postes - menuiserie, charpente, matériel et entretien, est différente d'il y a 20 ans. Tout a été agrandi dans les proportions de l'ampleur actuelle et du progrès de la firme. Tous les postes sont dotés d'équipement ultra-modernes.

La réception que nous réserva Karl et Umberto les deux derniers contre-maîtres de notre époque nous toucha particulièrement. Elle eut lieu dans les locaux réservés au personnel de l'usine et dans l'immense cantine construite dans les dernières réalisations actuelles. Bière, limonade pour les dames et les enfants, petits gâteaux, cigares, furent distribués et l'on trinqua aux souvenirs vécus à Sigmaringen en évoquant un par un les camarades du moment. à signaler que **PORTAL**, avec Madame, était passé trois semaines avant nous. Nous avons terminé la journée par une promenade à la petite « Bauhof » sur les bords du Danube par la route touristique du Donauthal. Le lendemain je rendais visite à mon premier bauer, de la ferme duquel je m'étais évadé à Engelswies et par M. **GUISLIR**, le voisin de K<sup>o</sup>, j'appris que **PIETRA** et **SARTORY** étaient venus rendre visite. Puis je me dirigeais par Kraukenwies à Ablach où je rendais visite à l'employeur de **LAMY**, un de mes amis de Vernantes. Là aussi l'accueil fut touchant malgré la difficulté de représenter un ami...

Nous ne pouvions abandonner ce lieu de pèlerinage sans faire une visite d'une journée au Bodensee. C'est donc par Messkirch, Stockach que nous atteignons le lac à Ludwigshafen et nous le longerons par Uberlingen, Meesburg et Immenstadt où nous retrouvons des amis campeurs. Déjeuner et promenade sur le lac, puis retour à Laiz par Pfullendorf.

Mais tout a une fin et le jeudi le retour à La Bresse s'effectuera par Tuttlingen, puis descendra sur le Rhin par Mohringen, Blumberg, Stuhlingen, Waldshut, Sachingen, Reinfeld, Lorrach et Eimeldingen.

Nous prenons l'auto-route pour Mulheim où nous faisons les derniers achats souvenirs et le traditionnel plein d'essence. A Chalamp, Mulhouse c'est de nouveau la France, le terme d'un voyage espéré « mijoté » depuis près de vingt ans !...

En résumé ce sera le plus beau voyage de ma vie jusqu'à ce jour tant il était imprégné de souvenirs. C'est un pèlerinage à conseiller aux anciens P.G.. La mentalité et l'accueil allemand du Schwarzwald sont excellents. Ce sont des commerçants avant tout et aussi des touristes. Ceci explique cela.

Si au cours de mon récit j'ai cité beaucoup de noms de villes et de villages c'est que ce sont des lieux touristiques qui sont imprégnés depuis vingt ans de l'esprit français des Kommandos.

A Blumberg et à Reinfeld entre autres, nous avons pensé aux souffrances de nos camarades qui ont participé aux durs travaux réservés à ces Kommandos.

Au centre de ce voyage il y a des centres touristiques à retenir : Le Feldberg, Schonau, Saint-Blasien, Todtnoos, toute la vallée de la Wies. Cette énumération intéressera tous les VB du Sud de Villingen.

LECOMPTE Maurice  
à Vernantes (M.-et-L.).

## Sur la route de la captivité

Jeudi. Plus un bruit. Il fait une chaleur qui impose l'oubli. Dans ce petit village de Meurthe-et-Moselle, cantonnés dans le jardin du presbytère, nous essayons de tromper l'ennui. Les journées de juin sont harassantes. Le cercle des bois qui limite ce village éveillé seul un mystère qui suit une menace.

La fumée d'une locomotive vient de nous rappeler à la réalité; le bruit des wagons qui roulent et tout à coup s'immobilisent bien avant la station nous arrache à notre torpeur. Vite on se précipite: c'est un train de civils évacués qui désirent quelques vivres; des marmots pleurent, des mères réclament du lait. On fait le nécessaire dans un espace de temps très court et le train repart. Cette scène rapide a sérieusement entamé notre moral.

Les avions italiens n'ont pas paru aujourd'hui. Nous avions si bien pris l'habitude de leur venue que personne n'y prenait plus garde. On regrette un instant, dans cette longueur d'un jour sans but, ce jour des hasards, cette loterie du destin, le chapelet de bombes qui descend en se balançant, insoucieux de son point de chute.

Plus de pensée, plus de calcul; notre ignorance, comme le temps, fait régner la sécurité. Pas de radio, pas de nouvelles, pas d'ordres. Les brillants Etats-Majors: division, corps d'armée, armée, se sont volatilisés. Nous restons seuls dans ce village évacué.

Le long du chemin de terre, à l'Est, passent des pionniers, des fantassins à la recherche de leur unité.

Attente sans fièvre. A tel point qu'un de nos groupes n'hésite pas à s'avancer dans le village où le miracle ne tarde pas à s'accomplir. Est-ce possible? On vient de découvrir un bistrot, un seul bistrot encore ouvert, les propriétaires n'ayant pas abandonné leur maison.

Le champagne a paru sur les tables; dans de telles conditions, on a peine à le croire. En tout cas, ce n'est pas le champagne de la victoire! Qu'importe, il apporte un peu de réconfort et, pour une fois, nous clôturons tout de même en chantant la *Marseillaise*.

Malgré les rumeurs de panique qui circulent, malgré ceux qui veulent savoir à tout prix si l'ennemi est devant, derrière, à droite, à gauche, malgré que toutes les lignes de retraite soient coupées, la vie continue sa discipline, une discipline bien assoupie.

Toutes les tâches, même les plus futiles pour une compagnie comme la nôtre, sont accomplies. Le soir, j'assure la garde des camions à partir de minuit. Je suis délicieusement seul. Autour de moi, la nature semble revivre. Le printemps finissant m'offre en cette nuit étoilée ses derniers effluves. Je goûte pleinement cette paix champêtre...

Soudain, un bruit sourd attire mon attention. C'est une sorte de grondement continu, un fond sonore hallucinant où bientôt des éclatements d'obus, le claquement sec des balles viennent piquer une ligne mélodique. L'oreille attentive, j'essaie de trouver un sens à ce bruit. Je le sens monter autour de moi, m'encercler, m'oppresser. Je cherche en vain des explications sur la carte; je tente en vain d'imaginer. La nuit est dense, les bois et le bruit semblent s'être rapprochés encore. Ils tracent une ligne sinistre, infranchissable...

Soudain éclate le fracas sec des chenilles qui écorchent des routes: Français? Allemands? On veut profiter de cette obscurité pour prolonger l'équivoque. Un camarade vient me relever. Il reste un long moment avec lui. Nous écoutons en discutant à voix basse. Si ce sont des Allemands, quelle résistance pouvons-nous leur opposer, nous qui n'avons pas d'armes! D'un regard, nous nous disons notre désespoir. Jamais nous n'avions ressenti pareille inquiétude: soldats sans ordres, soldats sans armes, soldats perdus dans la nuit et l'incertitude, quels actes utiles pourrions-nous désormais accomplir?

Vendredi. Le soleil chante et vient jeter une note gaie sur mon réveil. Soudain, je me dresse sur la paille: des balles fusent de tous côtés venant des bois; plus loin, les tanks roulent toujours leur lourd charroi sur les routes. C'est un bruit infernal, oppressant. On pense moins à la lutte finale, à la mort, qu'à cette puissance matérielle qui rend si pénibles ces instants.

Devant le presbytère, les officiers discutent, mais n'agissent point. On se sent ligoté. Que faisons-nous ici, avec nos camions pleins d'essence? Pourquoi l'ordre de repli tarde-t-il à arriver? Sommes-nous destinés à être sacrifiés inutilement et dans quel but, puisque nous ne possédons pas d'armes?

On voit passer des agents de liaison. Ici on brûle des papiers, les précieuses autant qu'inutiles archives; on distribue des vivres, quelques-uns trient leurs affaires. Une excitation d'hommes menacés anime le groupe, car vraiment, à cette heure, la guerre n'a plus de sens. Autour de moi, sans cesse, ces mots reviennent qui traduisent notre angoisse à tous: «livrés... trahis...».

A travers les prairies, nous gagnons le haut du bosquet où nous nous terrerons pendant deux jours et deux nuits. Des doutes odieux nous ont maintenant saboté le moral. Nous réalisons vraiment que tout est fini ou presque.

Les tanks allemands sont là. Une auto-mitrailleuse arrive derrière. Une estafette s'avance et demande à voir le Général. Celui-ci descend et parlemente avec l'officier allemand. Tout cela dans un court espace de temps. Notre groupe s'avance, silencieux. L'instant est pénible. Le pas est franchi qui passe de la liberté à l'esclavage! Nous en gardons une sorte de vertige. Nous ne comprenons pas encore, mais le drame est joué.

Maintenant, il va falloir rejoindre nos camions et nos voitures et former une colonne qui va s'engager sur la route de Saint-Dié et, de là, atteindre Sélestat. Quel tragique cortège! Il n'y a plus maintenant que des hommes qui marchent sous la contrainte, accablés et soulagés à la fois, des hommes qui ont perdu toute confiance, qui ne savent pas comment réagir à cet effondrement monstrueux. Ils sont entassés, ballottés, la conscience mauvaise, lourds de colère et de rancune, satisfaits peut-être en leur chair de se savoir sauvés.

Déjà, ils sentent peser sur eux une volonté étrangère; déjà, les plus clairvoyants mesurent l'infamie de l'esclavage et les moyens de se sauver.

La route se poursuit monotone au milieu d'invasibles cahots; les villes sont encombrées d'hommes et de matériel. L'image insolente de l'ennemi vainqueur s'impose à nous. Des voitures passent chargées de dépouilles et de trophées. Devant une fontaine, un groupe de fantassins allemands joue avec un képi rutilant de Général. Nous sentons la pitié de leurs regards. Parfois, l'un d'eux s'approche de nous avec un sourire et nous dit en baragouinant: «Quinze jours, guerre finie. England kaput!». Ils sont sûrs d'eux-mêmes, conscients de leur puissance et de leur invincibilité.

Des Lorraines, les larmes aux yeux, nous apportent à boire et leur geste est moins un geste de pitié qu'un dernier acte de patriotisme. J'y retrouve la confiance; une confiance que je ne peux faire partager à mes camarades; presque tous écrasés, effarés, affamés, ils subissent leur destinée sans réagir. Combien rêvent encore de revanche, de vengeance? Il y a trop de cris, trop d'armes, trop d'orgueil contre nous.

Aux premières lueurs de l'aube, nous atteignons Sélestat. Il faut maintenant descendre des camions. Les sentinelles se rapprochent, organisent les rangs, nous font marcher au pas. Les habitants sont maintenus loin de nous. Quelques coups de crosses, des hurlements rageurs imposent une discipline. Nous entrons par une petite porte sur un vaste terrain, un stade. Des mitrailleuses sont braquées aux quatre coins. Des ordres: il faut s'asseoir, défense d'être debout. Il faut attendre, attendre encore, attendre un repas qui ne viendra pas, attendre un sommeil que les cris des gardiens rendent impossible, attendre les hasards des lendemains; il n'y a plus que l'attente pour nous.

Sans le savoir, c'est la veille de deux étapes douloureuses qui nous mèneront jusqu'à Strasbourg.

Un voisin inconnu me frappe sur le bras: «Tu sais où nous sommes? me dit-il — ...au Stade de la Liberté!»

Ernest BARRIÈRE.

elle a commandé: «Parlez!» Sans mot dire, il lui a tendu le papier. Elle l'a pris, elle l'a lu attentivement, comprenait-elle? Elle a saisi la bouteille de gniaule sur le manteau de la cheminée, calmement elle a rempli les petits verres, ils ont trinqué.

Elle a demandé: «On me rendra le corps?» Il a répondu: «oui! c'est l'autorité militaire qui se charge de l'acheminer. — Ça demandera longtemps? — Des semaines, peut-être des mois... — Alors on attendra qu'il soit là pour faire la cérémonie».

Ils ont trinqué de nouveau. Elle ne semblait plus le voir. Elle regardait, à travers la porte ouverte, la cour et au-delà les champs. Elle a dit brusquement: «Après moi, dans ce domaine, il n'y aura plus personne de mon sang!».

Il s'est enfui, il avait l'impression d'avoir commis une mauvaise action.

On ne l'a plus vu. On évitait d'aller de ce côté-là. Quand on allait chercher le lait à la ferme, on ne rencontrait que les servantes qui se taisaient, même les vaches avaient cessé de meugler.

Et puis, un jour, le corps est arrivé, dans un cercueil enveloppé d'un drapeau tricolore, dans un wagon plombé. Le maire, le conseil municipal, le curé, tout le monde a été d'accord pour célébrer la cérémonie le dimanche, pour lui donner plus de solennité, et aussi parce que ce jour-là tout le monde pourrait venir, en semaine ça aurait fait trop de tort aux cultures!

La messe a bien duré deux heures. Le bon vieux curé a voulu faire son éloge, il l'avait vu naître, l'avait baptisé, lui avait fait faire sa première communion, le dimanche il venait chanter les psaumes d'une voix fausse et criarde, ces choses-là ça marque un gosse. Il s'est interrompu et brusquement il s'est mis à sangloter, nous aussi on pleurait, il s'est détourné précipitamment vers l'autel, il a fini sa messe, il semblait qu'il galopait.

La mère, elle, paraissait indifférente à tout, enveloppée dans sa douleur comme dans un linceul, les grains du chapelet défilaient entre ses doigts noueux.

Chez nous, après le cimetière, il y a le repas funèbre. On s'est concerté. Mais on ne pouvait pas lui faire cet affront. Il fallait bien y aller.

Comme c'est la coutume, elle nous attendait à la porte de la ferme, très digne dans ses vêtements de deuil, elle avait un mot pour chacun.

Je lui ai dit: «Josèphe, regarde-moi, je ne sais pas quoi te dire pour soulager ta peine, tu sais bien que ton fils je l'aimais, mais vois, moi aussi je suis revenu d'Allemagne diminué, amoindri, peut-être même n'irai-je pas loin!»

Alors elle me regarda durement, et elle eut ces terribles paroles: «Toi, tu vivras, car après toi, après moi, il y aura des femmes, il y aura des hommes, et il faut que tu vives pour leur dire ce que c'est que la guerre!»

Puis, sans plus s'occuper de moi, elle se tourna vers les autres, et dans ce qu'elle dit éclatait l'insurmontable orgueil de la terrienne: «Ici, c'est la plus grosse ferme du pays. Mon fils n'est pas un bâtard. Il ne sera pas dit qu'il n'aura pas eu des funérailles dignes de lui! Mangez! Buvez! On a tué le cochon, on a tué le veau. Il ne doit rien rester!» On a bu, on a mangé, les larmes tombaient dans les assiettes.

Elle siégeait au haut bout de la table, à la place de la maîtresse de maison, droite, immobile, elle ne regardait personne, — elle avait les yeux secs, elle ne pouvait plus pleurer, — mais dans son regard il y avait une étrange fixité.

«Josèphe, lui dit son frère, sois raisonnable! Tu es à bout, va te coucher! — Eh quoi? répondit-elle avec ironie, tu crois que je peux encore dormir? — Non, bien sûr! mais allonge-toi! tu te reposeras tout de même un peu. — Tu as raison! Bonne nuit à tous!» Elle se leva, disparut dans sa chambre dont la porte se referma. «Allez-vous-en! nous dit-il, moi je vais passer la nuit là!» Nous sommes partis, soulagés de partir...

Mais dans la nuit, du côté du cimetière, s'éleva un horrible hurlement, le long cri d'une bête qu'on égorge. Qu'est-ce que ça pouvait être, il n'y a plus de loup chez nous depuis longtemps. Les chiens terrifiés hurlaient à la mort en s'étranglant au bout de leur chaîne.

Les premiers qui arrivèrent à la porte de l'enclos funèbre reculèrent muets d'horreur et se sauvèrent pleins d'épouvante sans oser se retourner, car ils avaient vu, ses vêtements en lambeaux, sur la terre fraîchement remuée, allongée sur la tombe qu'elle étreignait convulsivement et qu'elle embrassait à moitié nue, la mère qui se lamentait en grattant le sol de ses mains.

SAINT-MARTIN - 1942.

## La Mère

Ce matin-là, comme je passais devant la mairie, je pensai qu'à cette heure mon vieil ami l'instituteur qui, comme dans beaucoup de campagnes, est secrétaire, comme dans beaucoup de campagnes, est secrétaire, devait être là, et j'entraî pour lui serrer la main. Il était dans le bureau du maire, songeur. «Ça ne va pas?» lui demandai-je. Il commença: «Le petit Lucien...» Dans notre village, on est si peu nombreux qu'un prénom suffit. «Eh bien quoi? lui dis-je, il est prisonnier. On n'en meurt pas! — Si! me répondit-il, on en meurt! Dans son camp il y a eu une épidémie de typhus». Il poussa un papier vers moi. C'était l'acte de décès émanant de l'autorité militaire avec prière d'avertir la famille. «Pauvre Josèphe!» dis-je. C'était son unique enfant, le père était mort depuis longtemps déjà.

«Personne ne veut aller l'avertir, il faut que ce soit moi!» dit-il. Il ajouta: «Tu vas venir avec moi!» J'ai été lâche, je me suis défilé.

Elle écosait des haricots dans la cour de la ferme quand il est arrivé. «Tiens! a-t-elle dit, Monsieur l'Instituteur. Que faites-vous par ici?» Puis, remarquant ses habits de deuil: «Vous venez donc d'un enterrement? Mais qui donc est mort? Je n'en ai rien su...» Dans nos petits pays, on est tous prévenus quand il y a un décès.

Alors, elle a cessé d'écosser ses haricots, elle est devenue très pâle, elle s'est levée. «Entrez!» a-t-elle dit. Ils sont entrés dans la salle commune,

### FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, Avenue de St.-Mandé  
Paris (XII<sup>e</sup>)

### RYSTO Raymond

Ex-N° 5305

Membre de l'Amicale N° 548

**Salles à manger  
Chambres à coucher  
Ensemble Studio**

DEPOSITAIRE  
DE FABRIQUES

Cuisines modernes, Eléments, Tables  
Sièges modernes, rustiques et basques  
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale  
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à  
téléphoner ou à écrire

Tél. DIDerot 45-07. — Métro: NATION

### CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

## LE FROUSSARD

La soirée battait son plein. Il y avait là tout le gratin de la société. Une jeune femme se tourna vers l'Inspecteur des Munitions de l'Armée qui écoutait avec une indifférence polie le papotage mondain sans y prendre la moindre part et lui demanda à brûle-pourpoint : « Et vous, mon Capitaine, au cours de la guerre, vous est-il jamais arrivé d'avoir peur ? »

L'Inspecteur eut un sourire indéfinissable.

« Madame, répondit-il, la peur, c'est quelque chose de physique, d'insurmontable, qui vous tombe dessus à l'improviste et dont on n'arrive pas à se débarrasser. Il y a peut-être des gens naturellement courageux qui n'ont jamais connu la peur, mais je dois l'avouer humblement, je ne suis pas de ceux-là. J'en ai même connu un... »

Il s'interrompit. Plusieurs des assistants s'étaient rapprochés et faisaient cercle autour de lui.

« Oh ! dit la jeune femme radieuse en battant des mains, vous avez une histoire à raconter ? Je vous en prie, nous vous écoutons ! »

L'Inspecteur reprit :

« C'est une histoire vécue, je m'en excuse, elle vous décevra.

Quand j'arrivai dans le secteur fortifié, c'était un secteur calme, et pourtant, de temps en temps, les gens d'en face nous envoyaient quelques gros calibres, du 150 granate le plus souvent. Ça durait deux ou trois heures, toutes les vingt minutes généralement, jamais plus. Les munitions, ça coûte cher et ça demande du temps à fabriquer.

Le jour de mon arrivée, dans l'après-midi, la fête a commencé. Je vous garantis que je n'en menais pas large, je n'avais pas l'habitude. Les autres m'épiaient, ils n'osaient rien dire, mais ils échangeaient entre eux des sourires moqueurs. J'essayais de faire bonne contenance, mais c'était plus fort que moi, quand j'entendais l'obus arriver, la peur me mordait aux entrailles, j'avais beau lutter, je n'arrivais pas à m'en défaire. Savez-vous que c'est hallucinant de se dire que la mort arrive droit sur vous et que vous êtes sans défense ? Après, le Commandant m'a emmené boire un peu d'alcool. Ça a duré plusieurs jours, et comme tout le monde je m'y suis fait. Rien de tel que l'habitude. Il y a dans l'homme une sorte d'instinct qui l'avertit pour sa sauvegarde. Au bruit, comme les autres, je me couchais par terre et me relevais en disant : « Ça n'est pas tombé loin ! » ou bien je continuais mon travail comme si de rien n'était.

Tous ceux qui sont arrivés après moi, ça s'est passé de la même façon. Je n'en ai vu aucun de courageux d'emblée, mais ils le sont peu à peu devenus. C'est un apprentissage comme un autre...

Et puis nous avons touché un petit gars frais émoulu des écoles, tout jeune et qui ne connaissait rien de la guerre. Celui-là, il ne s'y est jamais fait.

Au début, on a pensé qu'il serait comme les autres. Mais chez lui, c'était nerveux, dès que le bombardement commençait, il se mettait à trembler, claquaient des dents et courait se terrer dans un abri. Rien à faire ; On avait beau se moquer de lui, c'était un malade qu'on n'aurait jamais dû nous envoyer en première ligne. On en a eu pitié. Comme nous étions en nombre suffisant, on l'a laissé tranquille.

Un jour, c'était un jour de fête, quelques-uns de ses camarades avaient peut-être bu plus que de raison au bistrot du village, ils ont eu une idée. Puisque ça n'allait pas, il fallait le doper. Vous savez ce qu'on faisait pendant la guerre 14-18 quand les poilus montaient à l'assaut à la baïonnette ? Avant de les envoyer se faire tuer, on leur servait un quart d'alcool mélangé d'éther ou de quelque autre mixture pour leur donner du courage, en somme les doper comme les chevaux de course... Or, nous en possédions en réserve quelques bidons que nous avions reçus en prévision de combats qui heureusement n'ont jamais eu lieu. Alors ils se sont dit que si on lui en faisait boire une gorgée, ça lui donnerait peut-être du cœur au ventre. Aussitôt décidé, aussitôt fait. Sous prétexte de trinquer, ils lui en ont tendu un demi-quart. Il l'a vidé d'un trait. Ça a été terrible. Il était comme fou. Il s'est levé d'un bond, a échappé aux autres qui voulaient le retenir, leur laissant sa veste entre les mains et, en renversant un au passage, a foncé dans le no man's land, vers les Allemands. Ceux-ci ont eu le bon esprit de ne pas tirer sur cet homme désarmé qui bondissait vers eux. Il a disparu. Les autres se regardaient pétrifiés. Mais que faire ?

Quand ils sont venus tout penauds me raconter l'aventure, bien sûr je ne leur ai pas caché ma manière de voir. On ne pouvait pas le porter déserteur, il n'était pas responsable du mauvais tour qu'on lui avait joué, ni disparu, il aurait fallu donner des détails. J'ai décidé d'attendre. Trois longs jours se sont écoulés. Le Colonel remarqua bien deux ou trois fois son absence, car il ne passait pas inaperçu, mais chaque fois je parvins à invoquer une corvée quelconque. Je commençais à me demander avec inquiétude comment nous allions tous nous en tirer quand le matin du quatrième jour il réapparut brusquement, hâve et amaigri. Il avait totalement perdu la mémoire de ce qui s'était passé. Comment avait-il pu impunément traverser à deux reprises les lignes allemandes et vivre pendant trois jours en territoire ennemi ? personne n'en a ja-

mais rien su. Tout le monde a respiré. La vie quotidienne a repris son cours.

Sur ces entrefaites, un avion fut abattu entre les lignes. Il était en piètre état, mais les bombes qu'il transportait étaient intactes. C'était un danger permanent, aussi bien pour l'ennemi que pour nous, il convenait de le faire disparaître. L'Etat-Major nous donna l'ordre de faire le nécessaire. C'était moi que cette mission périlleuse concernait. Je m'y préparai sans enthousiasme (je vous l'ai dit, je ne suis pas plus courageux qu'un autre) et demandai deux hommes pour m'aider. Le Colonel désigna un petit rouquin qui était un téméraire et le froussard. Nâvré, car il n'y a rien de tel qu'un froussard pour faire tout échouer, j'allai trouver le colonel. Mais, la moustache hérissée, il me répondit : « C'est inespéré pour lui ! ça le familiarisera avec le danger ! » et il ne voulut pas revenir sur sa décision.

Nous avons gagné prudemment l'épave tous les trois. Le petit, il flageolait sur ses jambes, mais il faisait encore bonne contenance. Le rouquin retirait les bombes de leur collier et me les passait pour les désamorcer. Du côté français, ça allait bien, l'appareil nous cachait de l'ennemi. Mais quand on est passé de l'autre côté, il le fallait bien, les Allemands nous ont aperçus et se sont mis à tirer sur nous. Rapidement d'ailleurs ils ont compris ce que nous faisons, et comme ils avaient encore plus d'intérêt que nous à la neutralisation des engins qui étaient plus près de leurs lignes que des nôtres, ils ont cessé et nous ont laissé faire tranquillement notre travail. Mais le petit a eu tellement peur en entendant les balles siffler, qu'il a pris ses jambes à son cou et s'est réfugié dans nos lignes.

Notre travail terminé, nous avons rejoint le campement et j'ai fait mon rapport : « Mission accomplie », sans souffler mot bien entendu de ce qui s'était passé. Mais malheureusement, l'affaire avait transpiré. Le Colonel m'a convoqué au P.C. et m'a dit brutalement : « Votre rapport est incomplet ! » J'ai fait l'ignorant : « Comment, mon Colonel, tout n'est pas terminé ? » Il s'est planté devant moi, m'a regardé droit dans les yeux, et m'a demandé : « Vous vous payez ma tête ? » J'ai détourné les yeux : « Je ne vois pas, mon Colonel, en quoi... — Et la fuite honteuse du soldat qui vous accompagnait, vous l'avez notée ? Dans toute ma carrière, je n'ai jamais vu pareille ignominie ! — J'avoue, mon Colonel, que je ne vois pas à quoi vous faites allusion ! » Le Colonel m'a lâché. « Désertion devant l'ennemi, c'est le Conseil de Guerre, vous savez ? » Le Commandant est intervenu : « Mon Colonel, ce ne sont que des racontars ? Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? nous l'ignorons. Pourquoi ne pas transmettre tel quel, sans commentaire, le rapport du Capitaine Inspecteur ? » Le Colonel a soupiré. « Allons, m'a-t-il dit, vous l'aurez voulu ! je vais transmettre votre rapport comme le désire le Commandant, après tout, s'il arrive quelque chose, ça vous regarde, c'est vous le responsable de l'omission... » J'ai acquiescé.

Seulement, au camp, tout le monde le savait. La vie du petit est devenue intenable. Ses camarades l'avaient mis en quarantaine. Personne ne lui parlait plus que pour le railler féroce. Il restait seul dans un coin, au bout d'une table, comme un pestiféré, si isolé, si triste, qu'il me faisait pitié.

Un soir, après le repas, nous discutions tous, le froussard comme à son habitude tassé sur lui-même dans son coin. Le soleil déclinait et éclairait obliquement les barbelés qui nous séparaient des Allemands. Un morceau de chiffon kaki apporté sans doute par le vent s'était fiché dans un des fils de fer et flottait à la brise. Quelqu'un se tourna brusquement vers le petit et l'interpella : « On commence à en avoir assez de voir ce torchon sur les barbelés ! Qu'est-ce que tu attends pour aller le décrocher ? » Tout le monde s'esclaffa, mais tout de même l'un de nous prit sa défense : « Et pourquoi n'y vas-tu pas toi-même, si ce spectacle te gêne tant ? — Tu es fou, répondit l'autre, celui qui ira est sûr d'y laisser sa peau ! » Le petit faisait une drôle de figure, il était au bord des larmes qu'il luttait pour ravaler.

J'intervins : « Allons ! ça va bien ! d'ailleurs, il est l'heure de se coucher. Allons ! tous au lit ! » Tout le monde sortit, laissant le petit seul.

Dans la nuit, nous entendîmes l'aboiement saccadé et rageur des mitrailleuses allemandes qui tiraient par rafales. « Qu'est-ce qu'il leur prend ? » se demanda chacun, mais comme ça leur arrivait de temps en temps, on se rendormit.

Le lendemain matin, nous étions tous présents au petit déjeuner quand le froussard est entré le dernier. Il est allé d'une démarche assurée dans son coin, sans baisser la tête, c'était tellement inhabituel qu'on l'a regardé étonné. Il a commencé à boire tranquillement son jus. Quelqu'un a demandé : « Vous avez entendu ? — Oui, qu'est-ce qu'ils avaient ? un lapin sans doute qui cavalait sous la lune... », a répondu un autre. Et se tournant vers le petit, il lui a demandé d'un ton guoguenard : « Tu t'es sûrement fourré sous

Le Gérant : PIFFAULT.

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)



— Dimanche 27 Octobre, à Pontoise, belle blée d'Ulm — comme toujours ! Autour du Père et de l'Abbé DERISOUD : L. VIALARD, A. FILLON, M. et Mme BLANC, M. et Mme DUMONT, M. et Mme LELONG, M. et Mme LAMBERT, M. et Mme REIN, M. et Mme DUEZ.

— Mardi 29 Septembre, au Bouthéon, réunion d'Ulmistes à l'heure de l'Apéritif : le Père, L. VIALARD, J. DUEZ, R. REIN, Ph. ROHL auxquels s'était joint le Président LANGEVIN.

— Reçu cartes nombreuses pendant les vacances et une datée du 4 octobre de Lyon, signée G. SAMÉLÉ et L. VIALARD.

— Reçu pendant le déjeuner à Pontoise un message téléphoné de M. et Mme BRUN-GIROD « Regrettons de ne pouvoir être des vôtres. Amitiés ». Mme BRUN était de garde à sa pharmacie de Fontenay.

■

Les Anciens d'Ulm, unis à leur Président adressent à leur Camarade l'Abbé A. DERISOUD, curé de La Sardagne-Cluses (Haute Savoie), à l'occasion de son 25<sup>e</sup> Anniversaire de Sacerdoce, leurs plus cordiales et plus sincères félicitations avec leurs vœux de bonne santé et de fécond apostolat.

Ad multos annos !

□

Le Père VERNOUX signale qu'il a maintenant le téléphone : le 35 à Taillebourg.

Téléphonez de préférence le matin et après 19 heures).

□

Le camarade LEGRAIN et Madame vous font part des fiançailles de leur fille Rosine avec M. Bernard SURAY, le 18 Octobre 1964 à Tignes.

Les Anciens d'Ulm adressent aux jeunes gens leurs plus amicales félicitations.

## DEUIL

Le Lien étant sous presse, nous apprenons le décès de notre Camarade Jacques LETELLIER (50 ans) à Colombes, 48, rue Jacques-Louis Bernier.

A Mme LETELLIER, à Josiane, Anny et Serge ses enfants, les Anciens d'Ulm auxquels s'unissent leurs camarades du VB-X ABC, adressent leurs sincères et fraternelles condoléances avec l'assurance d'un pieux souvenir pour le cher défunt.

■

## DEMANDE D'EMPLOI

Notre camarade Georges NOIZEUX cherche une place à mi-temps. Qui peut le dépanner ?

♦♦

## DEMANDE D'ATTESTATION

Maurice SULTAN, immatriculé au Stalag VB à Villingen n° 9677 en Kommando à Fribourg (Breisgau n° 7200, Intendance Militaire, cherche camarade de captivité pouvant lui fournir attestation de maladie et hospitalisation à l'hôpital de Fribourg. Ecrire à l'Amicale qui transmettra, ou à SULTAN M. 20, rue des Ecouffes, PARIS (4<sup>e</sup>).

les draps et tu t'es bouché les oreilles ? — C'est exactement ce que j'ai fait ! » a-t-il répondu d'un air entendu. Sa voix sonnait haute et claire.

Il a terminé son café posément et a ajouté : « C'est calme, ce matin. Je vais en profiter pour nettoyer mon fusil ! »

Il l'a pris et, pour l'essayer, il a tiré de sa poche quelque chose d'innommable, une espèce de loque kaki.

Alors tout le monde s'est tu, tout le monde a regardé les barbelés, et personne n'a plus eu envie de rire.

Le chiffon avait disparu.

Il y eut un silence. Tous se taisaient impressionnés la jeune femme ne cachait pas son émotion.

L'Inspecteur des Munitions de l'Armée eut un sourire.

« Et je vous assure qu'à partir de ce jour personne ne s'est plus jamais moqué du froussard ! »

Secteur fortifié de Faulquemont — 1940  
Aulnay — 1945